

1.

6 juin 1944

Nous y sommes. C'est l'heure H, le jour J. À moitié écrasée par le barda de celui qui est devant moi, je sens le métal me raboter la peau. Tout autour, c'est le noir. Le silence. Personne ne parle. Ou alors je n'entends pas. Dans ma tête, les mots d'Eisenhower tournent en boucle : « Les espoirs, les prières des peuples épris de liberté vous accompagnent ». C'est ce que le commandant en chef des forces alliées a écrit sur l'ordre du jour qu'il nous a fait distribuer hier. Une façon de nous encourager, de nous redire pourquoi on est là, entassés, dans cette barge à fond plat, dure comme l'angoisse, froide comme la peur. Ces paroles, j'ai du mal à y croire. Je me sens tellement seule au milieu de ces corps crispés par l'immobilisme contraint. Les odeurs de sueurs se mélangent, imprègnent chacun de nos gestes. Les relents de diesel s'invitent partout. Je refoule un haut-le-cœur.

Le départ est imminent. La tension se diffuse et s'abat par intermittence, décharges électriques qui font se secouer une tête, lever un bras, déplier une jambe. Personne ne râle. On se contente de remettre le membre au bon endroit, sans faire d'histoire. On reprend la position initiale. L'action va bientôt nous emporter vers ces terres si proches et pourtant inconnues. La mer roule, à portée de pensée, menace luisante sous les nuages argentés. On sait qu'une fois sur son dos l'imposante machinerie sera lancée à pleine puissance. Le compte à rebours a débuté, trop tard pour faire marche arrière.

Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de me demander si c'est une bonne idée d'être ici. La poitrine comprimée par une bande, le souffle court, les cheveux enfouis sous un casque mal ajusté.

– Jude ! Arrête de te bouffer les ongles ! Tu me rends nerveux.

C'est le gars à côté de moi qui me laboure les côtes avec son coude trop pointu. Je jette un coup d'œil à mes mains. J'ai les doigts enflés, les ongles décharnés, du sang coagulé aux jointures, mais je ne sens pas la douleur. Il faudra bien qu'elles soient opérationnelles, mes mains. Il faudra bien qu'ils soient rapides, mes doigts. Mes yeux aussi. C'est un peu grâce à eux que je suis sur ce bateau de malheur. Entre ces hommes armés jusqu'aux dents, prêts à en découdre, pressés d'en finir. Même si c'est pour le pire.

Je ne réponds pas à celui qui s'appelle Max. Je préfère toucher la courroie qui court autour de mon cou.

Il est bien là. Sa présence me rassure. Je n'arrête pas de vérifier depuis que j'ai mis le pied sur ce bateau figé. Mon Leica. L'appareil photo que je n'ai plus jamais lâché depuis que je l'ai sorti de son emballage, le jour de mes quatorze ans. Au-dessus de mon lit, j'ai punaisé la carte qui l'accompagnait : « Pour ma petite fille curieuse. Fais-en bon usage. Il sera le complice de ta vie, l'ami de tes yeux ». Mon grand-père Jo est un sentimental. C'est grâce à lui que je suis ici finalement – à cause de lui dirait ma mère, de la rage sous les sanglots –, coincée dans cette barge. Tout au fond. Le plus au fond possible pour passer inaperçue. Je fais profil bas et poitrine plate. Je ne devrais pas être parmi eux, parmi ces rangers américains, ces jeunes hommes à l'accent brut venus de par-delà l'Atlantique, prêts à risquer leur peau pour le débarquement de tous les dangers. Pourtant j'y suis. Engagée volontaire. Dissimulatrice obligée. Aucune femme n'a l'autorisation de participer à l'opération Overlord¹. Moi, pas plus qu'une autre. Mais j'ai déjoué les contrôles, trompé les autorités, calfeutré mon identité. June s'est transformée en Jude, clandestine embarquée. Personne ne doit savoir et je tiendrai mon rôle malgré la trouille, malgré les risques. Si je suis découverte, c'est la cour martiale qui me pend au nez.

Mais combien cette menace me paraît dérisoire aujourd'hui ! Quelle condamnation pourrait être pire que ce qui nous guette là-bas, de l'autre côté de la Manche, caché derrière les brumes ? J'imagine

1. Opération Overlord : nom de code de la bataille de Normandie.

d'autres soldats, d'autres uniformes, d'autres visages qui fixent l'horizon avec une appréhension proche de la nôtre. La seule différence est leur ignorance. Ils ne savent pas que c'est pour aujourd'hui. Ce qui est sûr, c'est qu'ils n'hésiteront pas à nous tirer dessus à la première alerte, au premier bateau qui traversera la nuit. Combien d'entre nous en sortiront vivants ? Je n'aurai pas d'arme pour me défendre. Je n'aurai que l'objectif à mettre entre leurs balles et moi. Et même si je ne suis pas en première ligne, même si je ne monte pas au front avec les camarades qui m'entourent, il faudra bien que j'accoste, que je saute sur la plage et que j'avance avec les autres. Ma salive pèse une tonne et j'ai du mal à déglutir.

Je sens bouger à côté de moi. C'est Max. Il fouille dans son sac.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je vérifie si j'ai bien tout...

Je n'ai pas besoin de me ronger les ongles pour le rendre nerveux, il y arrive très bien tout seul. Pour la cinquième fois, il sort ses petites boîtes où dorment quarante-huit heures de rations, compte ses deux cents francs, ses comprimés contre le mal de mer, déplie et replie les lettres de sa mère, aligne ses tablettes censées purifier l'eau. Ça l'occupe et le regarder faire me distrait. Depuis trois jours que nous sommes cloîtrés tous ensemble à attendre le signal de départ, nous avons eu le temps d'apprendre à saisir la moindre occasion de voir le temps défilier plus vite, entre désir et refus. Ballottés par l'incertitude, nous avons joué aux cartes, lu, parlé...

Certains se sont abîmés dans des prières sans fin, tandis que d'autres s'enfonçaient dans un sommeil libérateur. Tout pour éviter de trop penser. Le résultat est loin d'être concluant. Pour ma part en tout cas. J'ai le ventre labouré par la crainte et le cœur martelé par le doute. Jusqu'à hier, nous ne savions pas si notre calvaire allait encore se poursuivre un ou dix jours. Notre aptitude à tenir le choc a été mise à rude épreuve. Mes compagnons ont pourtant été bien préparés. Ils ont suivi un entraînement de choc pour être à la hauteur de la mission historique que les autorités alliées leur ont confiée. Mais cette pause imposée, dans l'attente du moment idéal pour enfin se lancer à la conquête de la Normandie, n'est pas la plus adaptée pour garder les hommes en forme. Ça cogite fort sous les casques. Seul réconfort, la nourriture qu'on nous a servie, bien meilleure que celle de la cantine. Elle vient en appui d'un moral plus que fragile. Nous avons eu droit à des glaces et, mieux, à quelques cocktails de fruits. Des mets de luxe. Cependant, malgré leur aspect particulièrement savoureux, je n'ai pu me résoudre à les goûter. Mon estomac a tout refusé en bloc. Je ne pouvais pas m'empêcher de comparer ces plats inédits à ceux du dernier repas d'un condamné à mort. Impossible de rien avaler.

L'ordre du départ ne devrait plus tarder. Tout est prêt pour le grand saut. Le gilet de sauvetage, les fusils, les sacs, les effets indispensables : plus de trente kilos sur le dos. Bouclier ou boulet ? Nous le saurons bien assez tôt. Hier, en pleine nuit, ceux qui devaient débarquer en premier ont traversé la Manche à la faveur d'une

obscurité sans lune. Mon unité en faisait partie. Nous ne sommes plus qu'à une quinzaine de kilomètres de notre objectif. Après l'attente insupportable, nous avons été transférés sur la barge de débarquement. Il est 4 heures du matin et le ciel est chargé de larges volutes sombres, agitées par un vent incessant. Est-ce vraiment la bonne date ? Le bon moment ? Ceux qui nous gouvernent sont-ils sûrs de la réussite de cette folle entreprise ? À moins qu'eux non plus, comme je l'ai entendu, ne soient pas confiants à cent pour cent ? Mais a-t-on un autre choix pour mettre fin à cette boucherie qui dure depuis bien trop longtemps ? Visiblement non.

Je ferme les yeux. J'ai besoin de faire un ultime point. Me souvenir des raisons qui font que je suis sur ce pont, avec eux.

Je suis là pour témoigner. Pour rapporter des preuves tangibles de ce moment historique. Pour que le courage insensé de ces hommes ne soit ni nié, ni oublié, ni dénaturé. Pour braver la censure, cette fille démoniaque de la guerre qui ensevelit sous des tonnes de non-dits les actes de bravoure les plus fous. Si ma volonté flanche, je sais que c'est ton visage qui m'apparaîtra.

Paul.

Toi, mon frère mort trop tôt, trop jeune, trop vite. Toi dont le corps nous a été refusé, toi dont les derniers instants ont été occultés, balayés sur l'autel des raisons militaires supérieures. Mensonges et trahisons. C'est un exercice grandeur nature qui t'a perdu. Un test portant le nom d'opération Tigre et qui t'a labouré de ses griffes. Un fiasco dont nous sommes peu nombreux

à connaître l'ampleur et dont les effets dévastateurs ont été dissimulés aux yeux du public. Pour ne pas entamer la confiance du peuple, pour ne pas désavouer les chefs militaires, pour ne pas repousser encore un débarquement que les victimes appellent de leurs vœux, synonyme pour tous de victoire sur l'ennemi. Et moi, qui ai eu connaissance de l'échec de cette entreprise, qui sait dans quelles conditions tu as perdu la vie, je ne pouvais plus me contenter de regarder ceux de notre génération aller se faire tuer. J'ai voulu partager leur sort. Participer. Être avec eux. Et tant pis si je dois te rejoindre. Ce que je veux, envers et contre tout, c'est capturer sur ma pellicule leur vérité, afin de la partager avec leurs familles, refuser qu'on leur mente ; c'est faire mon métier de photographe, jusqu'au bout. Car c'est l'absence d'information qui détruit ceux qui restent. Je le sais, les yeux de maman n'ont pas cessé de me le hurler.

Un grondement sourd me tire de mes pensées. Au début je n'entends qu'un brouhaha et puis ça s'affine. Je finis par comprendre ce qui bruisse autour de moi. Deux mots que les soldats se font passer comme une grenade dégoupillée avec autant d'effroi que d'impatience : *Let's go!*

– Eisenhower vient de donner le top départ...

Max souffle la phrase à mon oreille, les yeux écarquillés par une terrible excitation. Je regarde ma montre. Il est 4 h 30. Cette fois, on y est.

« Les espoirs, les prières des peuples épris de liberté vous accompagnent ».

J'enroule la lanière de mon Leica autour de mes doigts. Le bateau s'ébranle. On part. Au fond de la nuit noire il y a notre destin et l'histoire, il y a notre mission et l'inconnu. Une bataille à mener, une guerre à gagner. J'espère désespérément...

Je n'ai plus de salive.